

Laurence Cardinal

Les flottants ou la scénographie du corps humain

Exposition Galerie Graff 983, rue Rachel Est Montréal Du 23

Janvier au 22 février 1997

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 40, Number 165, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roumanes, J.-B. (1996). Laurence Cardinal : les flottants ou la scénographie du corps humain / Exposition Galerie Graff 983, rue Rachel Est Montréal Du 23 Janvier au 22 février 1997. *Vie des arts*, 40(165), 41–43.

LAURENCE CARDINAL

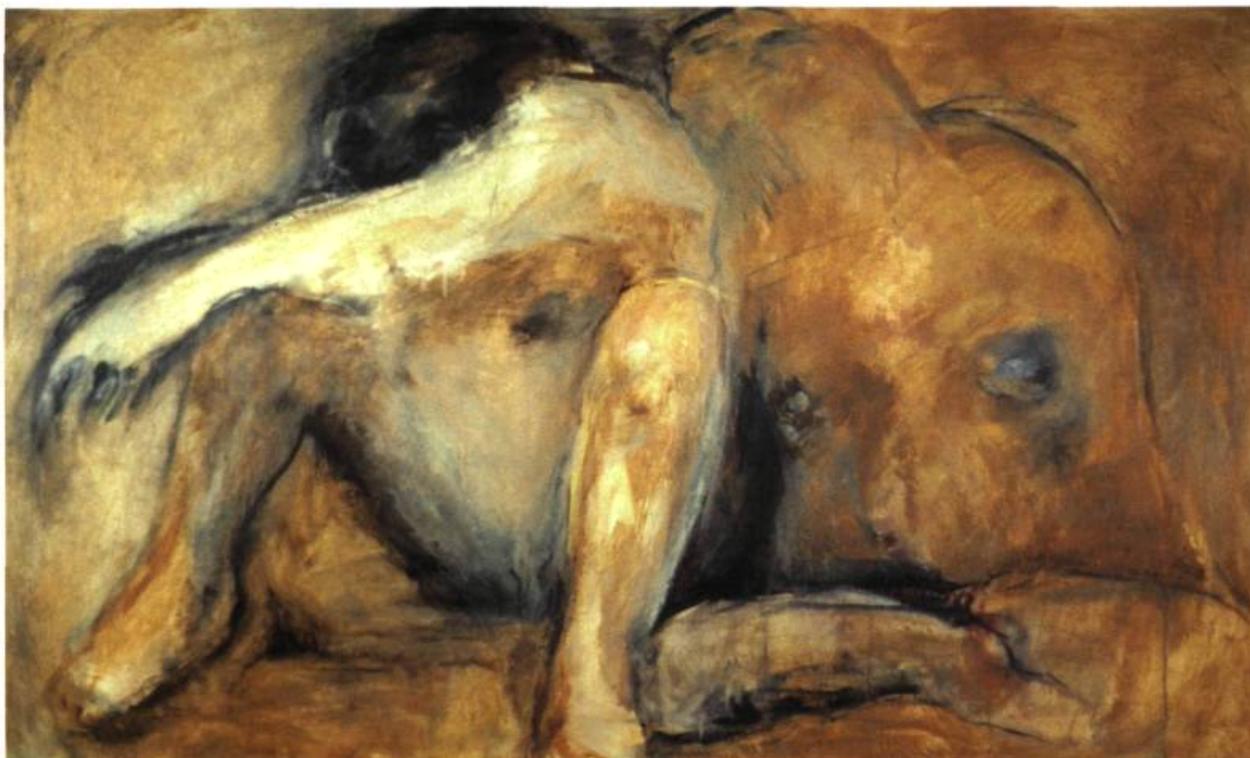
LES FLOTTANTS

OU LA SCÉNOGRAPHIE DU CORPS HUMAIN

"... toute forme d'art est l'aveu que la vie ne suffit pas."
Fernando PESSOA

DOSSIER
CORPS ET FEMME

Jacques-Bernard Roumanes



Contes T2
Technique mixte sur toile, 1995
168 x 102 cm

EXPOSITION

Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Montréal

Du 23 janvier au 22 février 1997

■ **Au sortir des mille et une nuits d'un voyage au Mexique, Laurence Cardinal se met à peindre *Les flottants*. Comme au retour du baigne d'Omsk, Dostoïevsky écrit ses *Souvenirs de la maison des morts*. Autre peinture, autres squelettes. Des *flottants*, c'est ainsi que l'artiste nomme ses squelettes. « Parce que, explique-t-elle, les squelettes ne touchent pas terre, ils**

flottent». Elle a raison. Effectivement, et contre toute logique gravitationnelle, nos os flottent dans un double vêtement de chair précieuse et d'habits transparents ou opaques selon les saisons du cœur ou la nécessité des masques; flottent selon les mouvements célestes que nous sommes capables ou non d'imprimer à nos déplacements terrestres...

Les *flottants* représentent en partie une réponse aux *Mille et Une Nuits*, sa série précédente. Dans le conte indo-persan, dans les *Mille et Une Nuits* de Schéhérazade, l'esprit s'anesthésie peu à peu sous le poids des phrases. On s'immobilise dans une suite de jardins exotiques truffés d'images raffinées, on se perd dans un labyrinthe symbolique inextricable piégé de rythmes aux lenteurs vertigineuses où s'épuise la violence elle-même, qui finit par s'enchaîner aux pieds d'une femme éblouissante d'intelligence et d'ingéniosité... Riche exemple pour une jeune artiste, c'est le moins qu'on puisse dire! Pourtant, de ce feu roulant d'artifice verbal, Laurence Cardinal ne retient presque rien. Rien d'apparent. Ce qui l'intéresse, elle, c'est autre chose, c'est la charpente. Elle voit la force brute, la manière d'affrontement de l'homme (le Sultan) et de cette femme (Schéhérazade); parfois il y en a deux (sa sœur ou sa suivante). Elle peint le rapport des forces en présence qu'elle enracine dans sa matière de peintre. Elle a toujours travaillé de



Laurence Cardinal
dans son atelier
© Mirale Vega,
photographe



NOTES BIOGRAPHIQUES

Née en 1964, Laurence Cardinal est titulaire d'un baccalauréat (1987) et d'une maîtrise en arts plastiques (1991) de l'Université du Québec à Montréal. L'artiste affiche déjà une quinzaine d'expositions individuelles et une trentaine d'expositions de groupe à son palmarès. Ses oeuvres ont été présentées à l'étranger principalement en France et en Italie. Elles font partie de prestigieuses collections privées et publiques: Galerie Dresdnere (Toronto), Pratt & Whitney Canada, Harel, Drouin et Cie, Westburne, Banque d'oeuvres du Conseil des Arts du Canada.

Laurence Cardinal est représentée par les galeries Riverin-Arlogos (197, chemin du Lac d'Argent, Eastman) et Madeleine Lacerte (1, Côte de Dinan, Québec).

cette façon-là. Ses formes à elle, ce sont des géants; et pourtant, chose remarquable, ses compositions montrent non pas l'expression du démesuré mais celle du tellurique, de la force, de la structure, du squelette déployé dans l'ordre des couches de mémoire. D'ailleurs, des géants, elle en fait depuis toujours, depuis le commencement de peindre. Dès ses premières images, ses traits de crayon délimitent des champs de force, ses coups de pinceau, ses coups de hache, des preuves d'amour taillées à la hache. Et sa pâte respire la lutte de la transparence enfouie par couches successives sous des accumulations de matière plus ou moins opaque, plus ou moins colorée. En témoin sa dernière recherche, sa lutte avec la résine, qui la travaille comme jadis la pierre philosophale travaillait les philosophes. La pierre philosophale? C'est-à-dire l'obsession de vérité absolue sans égard à la plus élémentaire réalité. Celle de tous. Celle qui pulvérise tous les masques. L'absolu en premier... Et je questionne chaque fois: le regard qu'on oblige ainsi artificiellement à percer l'obstacle voit-il mieux son objet? J'en doute. Sauf lorsqu'il s'agit d'une mise en scène... C'est précisément le cas

ici. Laurence Cardinal veut montrer quelques-unes de ses pièces, les derniers *flottants* de sa série, embaumés dans un voile de résine le plus épais qui puisse être; un, deux, trois centimètres si possible. Un véritable linceul d'ambre si cela pouvait se faire.

LE TABLEAU SOUS LE TABLEAU

Or qu'y a-t-il derrière cette obsession d'ambre, derrière cet obstacle, là exprès, derrière cette volonté d'arrêter la lumière, de la figer devant la toile, derrière cette mise au tombeau mise en scène? Qu'y a-t-il derrière cette peau de résine à traverser? L'œil va-t-il s'approcher plus près du tableau? Toucher la structure, le «ça», l'os de l'image? Derrière tout cela, n'est-ce pas au fond l'éternel dispositif qui croit chaque fois nous faire accéder à une part de l'essentiel, une part oubliée, maudite ou sacrifiée? Et derrière ces squelettes, ces charpentes osseuses, ce brut de l'existence mise à nue par Laurence Cardinal, y a-t-il encore autre chose? Oui... Il y a effectivement quelque chose. Enfoui sous la pâte. D'autres images. Celles anciennes de corps suspendus.

Sans tête. Qui sont-ils? Elle esquivait de répondre. Préserve leur secret. Ils sont là. C'est tout. Des corps flottants. Masses en mémoire, redessinées à la trace. Ils agissent en filigrane. À travers les couches. Tableau sous le tableau. Toile sur toile. Images de corps enroulés puis déroulés, comme passant d'un linceul à l'éternité. Car au fur et à mesure que prend forme la série, s'affirme un rayonnement de couleurs, une émergence de lumière. Jaune... Dans l'Antiquité orientale, c'est la couleur des toiles dans lesquelles on ensevelissait les morts. Jaune... Au Moyen-Orient et en Occident, on reconnaît en elle la couleur le plus souvent associée à la résurrection des corps. Laurence Cardinal revient du Bangladesh où elle a vu des femmes et leurs enfants ballottés dans des vies de mendicité insoutenable, pauvres os flottant dans des corps décharnés. Surtout, surtout, elle a retenu l'image en elle gravée de ces femmes maigres, si maigres, s'enveloppant d'un geste flamboyant dans des saris de couleurs vives à vous brûler les yeux. Image sans titre, comme un cri arrêté, un point d'orgue éternellement suspendu à l'inquiétude d'exister pour rien. Une image qui, imperceptiblement, vient ajouter un vêtement charnel, une première onnée de couleurs, un safran, un rouge, un premier sang sur l'os d'un dessin jusque-là simplement terreux ou lacté.

En fait, chronologiquement, la série *Les flottants* a bel et bien commencé au Mexique. Au retour d'un voyage précédent, au cours duquel Laurence Cardinal a découvert ce que les Mexicains appellent : la journée des morts. Il faut d'ailleurs dire la « fête » des morts. Car pour la plupart des groupes amérindiens vivant au Mexique, tout comme pour d'autres groupes, la mort n'est qu'un heureux passage vers un au-delà bucolique essentiellement paisible et agréable ; d'où le rapport à la mort s'entend comme une fête. On parle aux morts, on couche dans leurs os, on flotte d'un corps à l'autre de vie en vie... Le voilà l'esprit qui anime la nouvelle série de Laurence Cardinal. Et voilà pourquoi on est tellement surpris qu'il n'y ait rien de morbide dans la contemplation de ces squelettes, ces ossements flottants. Rien de cadavérique, rien de funèbre, rien de terrible ni même de moral comme dans les « danses macabres » du Moyen-Âge. Rien d'épouvantable, rien de terrorisant

comme dans les « vanités » ecclésiastiques du sempiternel discours sur la condition humaine ; il suffit d'évoquer à cet égard la récente transposition de *Vanitas...*, par Jana Sterbak, plus connue comme *La robe de viande*, pour mesurer le gouffre qui sépare l'esthétique festive des « flottants » de l'horreur qui traditionnellement teinte d'une répulsion universelle le motif de la mort, quelles qu'en soient les représentations.

ENFOUISSEMENTS

À ce propos, il n'y a, dit-on, que deux peuples au monde pour qui la mort soit une fête : les Mayas et les Bretons. Je ne crois pas à l'effet d'un hasard mais plutôt à une correspondance, au sens où l'entendait Baudelaire. Correspondance entre la joie des morts amérindienne, et celle enfouie dans les couches de mémoire de la conscience collective québécoise, dans les traces de ces transmigrations des âmes, palingénésies et autres formes de renaissances païennes originaires de Bretagne, et dont les réminiscences alimentent invisiblement l'imaginaire des artistes d'ici à la manière d'une rivière souterraine.

Avec ses *flottants*, Laurence Cardinal semble mettre fin à ce que l'on pourrait appeler sa période des « géants », ces formes initiales brutes, plus proches du cri et du coup que de l'idée et du geste. Expressionnisme génétique, pourrait-on dire, et que l'on trouve chez bon nombre d'artistes à leurs débuts. Si je ne me trompe pas, de ce point de vue, *Les flottants* sont peut-être à considérer comme une importante série charnière, où déjà



Les Flottants T1
Technique mixte sur toile, 1996
168 x 102 cm

l'on perçoit une nouvelle scénographie du corps humain à peine saisi et aussitôt mis en pièces pour être ressuscité, comme dans le mythe d'Isis. Autrement dit, pointe une nouvelle manière de peindre qui se désarticule pour mieux se reconstruire sans cesse, à partir de ses propres repentirs aussi bien que de ses fulgurances. Malraux, lui, parlait de stridences. Retour au *Souvenir de la maison des morts*, retour à Dostoïevsky, comme lui, ce n'est pas dans l'apparence finale de l'image que Laurence Cardinal livre la source de ses intuitions d'artiste. Comme lui et comme tant d'autres sensibilités artistiques en quête d'identité, c'est à la croisée des enfouissements ici personnels là collectifs, que s'éclaire la signification de ses œuvres. □